

xxiv.  
Corruption  
des Portugais  
dans l'Inde.

Eussent-ils eu un succès complet, la domination des Portugais était assez solidement établie pour pouvoir former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices et l'ineptie de quelques commandans , l'abus des richesses, celui de la puissance , l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie, avaient changé les conquérans. Le fanatisme de religion, qui avait donné plus de force et d'activité à leur courage, ne leur donnait plus que de l'atrocité. Ils ne se faisaient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensaient que le pape, en donnant au Portugal les royaumes d'Asie, n'avait pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnaient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageaient les côtes, ils insultaient les princes, et ils devinrent bientôt l'horreur et le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, et massacré avec ses enfans, qu'il avait confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples n'y cultivaient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitaient avec barbarie.

On avait établi l'inquisition à Goa ; et quiconque était riche devenait la proie des ministres de cet infâme tribunal.

Faria ; envoyé contre des corsaires malais, chinois, et d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'île de Calampui.

Souza faisait renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar ; et l'on égorgait inhumainement les malheureux Indiens qui allaient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Corréa terminait une guerre vive avec le roi de Pégu, et les deux partis devaient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Corréa jura sur un recueil de chansons, et crut éluder un engagement par ce vil stratagème.

Nuñès d'Acunha voulut se rendre maître de l'île de Daman, sur la côte de Cambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettait d'emporter leurs richesses. Cette grâce fut refusée, et Nuñès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diégo de Silveyra croisait dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine vint à son bord, et lui présenta, de la part d'un général portugais, une lettre qui devait lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenait que ces mots : *Je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas les uns pour les autres plus d'humanité et de bonne foi qu'ils n'en avaient avec les naturels du pays. La fraude, l'assassinat devinrent communs parmi eux, et c'étaient principalement les nobles qui se rendaient coupables de ces atrocités et de ces bassesses. Des factions agitaient tous les lieux où ils

chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étaient au-dessus de l'homme. *Heureusement*, disait-on, *la Providence avait voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres et de lions, afin qu'ils ne détruisissent pas l'espèce humaine.*

Castro amena lui-même un plus grand secours que ceux qu'il avait envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres et plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré si on livrerait bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, imposa silence, et dit : *J'ai écouté, il faut combattre.* C'était l'avis de Castro. Les Portugais marchèrent aux retranchemens, et remportèrent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il fallait la réparer; les fonds manquaient, et Castro les emprunta en son nom.

Il voulut, à son retour dans Goa, donner à son armée les honneurs du triomphe à la manière des anciens. Il pensait que ces honneurs serviraient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, et que le faste de cette cérémonie imposerait à l'imagination des peuples. Les portes, à son entrée, furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étaient tapissées; les femmes, parées magnifiquement, étaient aux fenêtres, et jetaient des fleurs et des parfums sur les vainqueurs. Le peuple dansait au son des instrumens. On portait l'étendard royal à la tête des troupes victorieuses, qui marchaient en ordre. Le vice-roi, couronné de feuilles de palmier, était monté sur un char su-

perbe; les généraux ennemis suivaient son char, les soldats prisonniers marchaient après eux. Les drapeaux qu'on leur avait enlevés paraissaient renversés et traînants sur la poussière : on faisait suivre l'artillerie et les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée et de la bataille gagnée relevaient la pompe de cet appareil. Vers, chansons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits la trouvèrent ridicule, et les bigots l'appelèrent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion *que Castro avait vaincu en héros chrétien, et qu'il avait triomphé en héros païen.*

La vigueur des Portugais, que Castro avait ranimée, ne se soutint pas long-temps; et la corruption augmentait de jour en jour dans toutes les classes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir dans les villes principales des troncs où tous les particuliers pouvaient jeter des mémoires et lui donner des avis. Un semblable établissement pourrait être fort utile, et réformer les abus chez une nation éclairée où il y aurait encore des mœurs; mais chez une nation superstitieuse et corrompue, quel bien pouvait-il faire?

Il ne restait plus aucun des premiers conquérans de l'Inde, et leur patrie, épuisée par un trop grand nombre d'entreprises et de colonies, n'avait

XXVI.  
Les Portugais s'amolissent et ne sont plus redoutables.

plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissemens portugais étaient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens, avaient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs pères. Ils ne conservèrent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. C'étaient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étaient excités à ces horreurs par l'exemple des hommes en place. Ils égorgaient les naturels du pays, ils se déchiraient entre eux. Le gouverneur qui arrivait mettait aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains, assuraient l'impunité à tous les crimes.

L'île d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme, et, sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Génulio, ayant armé ses concitoyens, assembla les Portugais, et leur dit : « Les cruels affronts que nous avons  
« reçus de vous demanderaient des effets, et non  
« des paroles. Cependant, écoutez. Le dieu que  
« vous nous prêchez se plaît, dites-vous, dans  
« les actions vertueuses des hommes, et le vol, le  
« meurtre, l'impudicité, l'ivrognerie, sont vos  
« habitudes; tous les vices sont entrés dans vos  
« âmes. Nos mœurs et les vôtres ne peuvent s'ac-

« corder. En vain la nature l'avait prévu en nous  
« séparant par des mers immenses, vous avez  
« franchi ces barrières. Cette audace dont vous  
« osez vous enorgueillir est une preuve de la  
« corruption de vos cœurs. Croyez-moi, laissez  
« en paix des peuples qui vous ressemblent si  
« peu; allez habiter avec des hommes aussi fé-  
« roces que vous: votre commerce serait le plus  
« funeste des fléaux dont votre dieu pourrait nous  
« accabler. Nous renonçons pour toujours à votre  
« alliance. Vos armes sont meilleures que les  
« nôtres; mais nous avons pour nous la justice,  
« et nous ne vous craignons pas. Les Itons sont  
« d'aujourd'hui vos ennemis déclarés; fuyez leur  
« pays, et gardez-vous d'y reparaître. »

Ce discours, qui trente ans auparavant aurait entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montrait le changement des Portugais.

Également détestés partout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrèrent dans cette ligue, et pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien, qui, sans l'excès de son fanatisme, aurait été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde et tous les Portugais qui s'étaient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale était qu'il

xxvii.  
Il se forme  
une conspira-  
tion générale  
contre les  
Portugais.  
Comment  
Ataïde la dis-  
sipe.

dominaient, et la subordination était regardée généralement comme une lâcheté.

Il régnait partout dans les mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté et de dévotion. Les commandans, les principaux officiers, admettaient à leur table une foule de ces chanteuses et de ces danseuses dont l'Inde est remplie. La mollesse s'était introduite dans les maisons et dans les armées. C'était en palanquin que les officiers marchaient à l'ennemi. On ne leur trouvait plus ce courage brillant qui avait soumis tant de peuples. Les Portugais ne combattaient guère sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payaient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avaient arraché. Tel était le brigandage dans les finances, que les tributs des souverains, le produit des douanes, qui devait être immense, les impôts qu'on levait en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent et des îles, ne suffisaient plus pour l'entretien de quelques citadelles, pour l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il serait triste d'arrêter les yeux sur le déclin d'une nation qui se serait signalée par des exploits utiles au genre humain, qui aurait éclairé le monde, ou procuré la splendeur et la félicité de sa contrée sans être le fléau de ses voisins ou des régions éloignées. Mais on doit mettre une

grande différence entre le héros qui teint la terre de son sang pour la défense de sa patrie, et des brigands intrépides qui trouvent la mort sur un sol étranger, ou qui la font souffrir à ses innocens et malheureux habitans. *Sers ou meurs*, disaient insolemment les Portugais à chaque peuple qui se trouvait sur leurs pas rapides et ensanglantés. Il est doux d'entrevoir la chute de cette tyrannie. Il est consolant d'espérer le châtimement des trahisons, des meurtres, des cruautés qui la précèdent ou qui la suivent. Loin de m'affliger de la décadence de ces farouches conquérans, c'est de la vertueuse politique de deux ou trois de leurs sages chefs que je m'affligerais, parce qu'elle pouvait ressusciter ce que le vulgaire appelle l'héroïsme des Portugais, et que peut-être moi-même, entraîné par l'habitude, je n'ai pas traité avec l'indignation que je ressentais. Si cela m'est arrivé, j'en demande pardon à Dieu, j'en demande pardon aux hommes.

Barbares Européens ! l'éclat de vos entreprises ne m'en a point imposé. Leur succès ne m'en a point dérobé l'injustice. Je me suis souvent embarqué par la pensée sur les vaisseaux qui vous portaient dans ces contrées lointaines : mais, descendu à terre avec vous, et devenu témoin de vos forfaits, je me suis séparé de vous ; je me suis précipité parmi vos ennemis, j'ai pris les armes contre vous ; j'ai baigné mes mains dans votre sang. J'en fais ici la protestation solennelle ; et si

je cesse un moment de vous voir comme des nuées de vautours affamés et cruels , avec aussi peu de morale et de conscience que ces oiseaux de proie , puisse mon ouvrage , puisse ma mémoire , s'il m'est permis d'espérer d'en laisser une après moi , tomber dans le dernier mépris , être un objet d'exécration !

xxv.  
Brillante ad-  
ministration  
de Castro.

Ce vœu n'aurait jamais été prononcé , si les prédécesseurs de Juan de Castro avaient tous su ou tous voulu contenir leurs subordonnés dans les bornes de la modération et de la justice. Cet excellent vice-roi était fort instruit pour son siècle. Il avait l'âme noble , élevée ; et la lecture des anciens l'avait nourri dans cet amour de la gloire et de la patrie si commun chez les Grecs et chez les Romains.

Dès les premiers temps de sa sage et brillante administration , Cojè-Sopnar , ministre de Mahmoud , roi de Cambaie , sut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portugais. Cet homme , né , à ce qu'on assure , d'un père italien et d'une mère grecque , était parvenu de l'esclavage au ministère et au commandement des armées. Il s'était fait musulman ; il n'avait aucune religion , mais il savait faire usage de la haine que les Portugais avaient inspirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés , des soldats aguerris , de bons ingénieurs , des fondeurs même , qu'il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent

destinés contre le Mogol ou contre les Patanes ; et lorsque les Portugais s'y attendaient le moins , il attaqua Diu , s'en rendit le maître , et fit le siège de la citadelle.

Cette place , située dans une petite île , sur les côtes du Guzurate , avait toujours été regardée comme la clef des Indes dans le temps que les navigateurs ne s'écartaient pas des terres , et que Surate était le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama , elle avait été constamment l'objet de l'ambition des Portugais ; et elle était enfin tombée sous leur domination du temps d'Acunha. Mascarenhas , qui en était gouverneur au temps dont il s'agit ici , devait avoir neuf cents hommes , et n'en avait que trois cents. Le reste de sa garnison , par un abus dès-lors fort commun , faisait le commerce dans les villes de la côte. Il allait succomber , s'il n'eût reçu de prompts secours. Castro lui en fit passer sous la conduite de son fils , qui fut tué. Cojè-Sopnar le fut aussi , et sa mort ne ralentit pas le siège.

Castro établit des jeux funèbres à l'honneur de ceux qui étaient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de son fils aîné. Le second de ses fils présidait aux jeux funéraires , et partit aussitôt pour Diu , comme pour aller mériter les honneurs qu'il venait de rendre à son frère. La garnison repoussait tous les assauts , se signalait